Document generated on 07/19/2025 2:44 a.m.

Politique et Sociétés

Approaches to World Order de Robert W. Cox et Timothy J. Sinclair, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, XVI - 552 p.

André Donneur

Number 29, Spring 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/040029ar
DOI: https://doi.org/10.7202/040029ar

See table of contents

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)
1703-8480 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Donneur, A. (1996). Review of [*Approaches to World Order* de Robert W. Cox et Timothy J. Sinclair, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, XVI - 552 p.] *Politique et Sociétés*, (29), 204–205. https://doi.org/10.7202/040029ar

Tous droits réservés © Société québécoise de science politique, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Approaches to World Order
de Robert W. Cox et Timothy J. Sinclair, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, XVI - 552 pages.

Voilà un ouvrage qui fera date! Certes, depuis la publication de *Production, Power, and World Order* en 1987, Robert W. Cox avait clairement énoncé son paradigme. Mais *Approaches to World Order*, qui rassemble des essais dispersés dans plusieurs revues et recueils de textes, publiés de 1953 à 1993, constitue «un guide essentiel à l'approche critique de la politique mondiale de Robert Cox», ainsi que l'indique la notice de présentation de l'ouvrage.

Face au conformisme dominant de l'approche néoréaliste, face aux élucubrations sur la fin de l'histoire et le choc des civilisations, et face aux discours triomphalistes des économistes à la gloire du multilatéralisme et du marché mondial, l'approche critique de Robert Cox est rafraîchissante. En effet, il prend avec brio le contre-pied du néoréalisme, enfermé dans un paradigme qui considère le système international comme immuable, et qui estime que les changements qui s'opèrent au sein du système se font au gré des modifications de la distribution des capacités entre les principaux États. Il oppose à cet ahistoricisme, l'approche réaliste classique, surtout celle de E. H. Carr, qui tenait compte de l'évolution historique.

Cox puise chez Karl Polanyi qui, dans *La grande transformation* a habilement analysé les deux phases principales d'évolution du capitalisme au cours des 19e et 20e siècles : à l'industrialisation sauvage s'est substituée la mise en place de mécanismes de régulation du capitalisme, d'abord par les mesures sociales paternalistes des conservateurs Bismarck et Disraëli, puis par l'action du mouvement ouvrier et socialiste, qui imposa l'État providence. Selon Robert Cox, nous sommes, depuis 1973, dans une nouvelle phase de capitalisme sauvage, qui se débarrasse des entraves de l'État interventionniste pour mondialiser l'économie. Mais à cette phase de dérégulation devrait succéder une nouvelle phase interventionniste qui civiliserait le capitalisme mondial.

De quelle manière? Empruntant à Gramsci le concept d'hégémonie, Robert Cox considère que la lutte doit commencer au niveau idéologique. De même que Marx a intellectuellement montré les faiblesses intrinsèques du capitalisme sauvage de son époque, la tâche des intellectuels organiques au service des moins nantis du tiers-monde comme des premier et second mondes est de dénoncer les contradictions du capitalisme mondialisé actuel.

Mais quel paradigme faut-il opposer aux néoréalistes et aux économistes dominants? Certes pas un nationalisme étroit qui voudrait

revenir à l'autarcie en fragmentant le marché mondial. Non plus le système-monde de Wallerstein, pour qui la longue durée du capitalisme semble quasi-immuable. Robert Cox va chercher des matériaux de son paradigme dans l'historicisme des réalistes classiques, chez les théoriciens des grandes régions économiques mondiales (Europe, Amérique, Asie de l'Est), et les incorpore à la dialectique de son matérialisme historique.

L'antithèse de la mondialisation se trouve chez ses victimes : le large secteur du tiers-monde, laissé pour compte, et les travailleurs des premier et second mondes, touchés durement par la dérégulation. Robert Cox compte aussi sur l'Europe et le Japon, où les forces opposées à une mondialisation sauvage sont plus solides qu'en Amérique du Nord. Ne voit-on pas en Europe tout un courant politique, social démocrate et syndical, qui préconise une «Europe sociale»? Est-ce que le Japon continuera à accepter de financer la dette des États-Unis, l'État le plus endetté de la planète? L'alliance entre l'Europe et le Japon constituerait un contrepoids formidable aux États-Unis.

Mais il ne s'agit pas de revenir à un multipolarisme du style du XIXe siècle, où quelques grandes puissances (États-Unis, Europe, Chine et Japon) administreraient le monde. La synthèse que prône Robert Cox est celle d'un monde dépolarisé où cœxisteraient des États, grands, moyens et petits, des entreprises transnationales et des syndicats internationaux, enfin des civilisations diverses mais respectueuses des valeurs des autres et soucieuses de l'équilibre de la biosphère.

Robert Cox est-il utopiste? Non, car comme Marx. il part d'une analyse des forces existantes dans le monde et construit son paradigme à partir de la situation actuelle. Pour lui, il n'y a pas de fatalité de l'histoire. «Les hommes font leur propre histoire» dans un environnement qu'ils modifient.

L'ouvrage de Robert Cox est un message d'espérance et un manuel d'action pour ceux qui refusent de baisser les bras devant la mondialisation et qui rejettent l'idéologie dominante, selon laquelle les États ne sont plus que les adaptateurs des économies nationales au marché mondial.

André Donneur
Université du Québec à Montréal